

TERMES

VOLET 2

HIVER 2024

Dépression

Andrée Lévesque
*La dépression économique
des années 1930 à Montréal.
Une sombre décennie*

Margaret Watkins
Sélection des
Photographies de Londres

Debra Antoncic
*Une photographe de rue:
Margaret Watkins à Londres
pendant la Grande Dépression*

VOLET 2

HIVER 2024

DÉPRESSION

Ayant sondé les concepts de «vulnérabilité», de «service» et d'«investissement» lors des éditions précédentes, le programme *Termes* se consacre pour l'année 2023-2024 à l'examen du mot «dépression», cherchant à transcender l'interprétation généralement psychologique et pathologique qui prévaut dans le langage courant.

Dérivé du latin «*deprimere*», le mot «dépression» puise ses racines dans le champ de la physique, évoquant l'action de comprimer ou d'exercer une pression vers le bas, et par extension, son résultat : un affaissement, un creux, une inclinaison, un recul. Ainsi, la dépression peut être perçue comme l'empreinte d'une interaction de forces, ce qui se courbe

ou fléchit sous l'influence du poids, de la pression, d'une intrusion ou de la gravité. Au fil du temps, le terme a trouvé des applications variées dans différents domaines, notamment la géologie (en référence aux fosses topographiques ou océaniques), la météorologie (indiquant une basse pression atmosphérique), l'économie (caractérisant une récession économique prolongée), la médecine et la psychologie (décrivant des troubles complexes de l'humeur et des conditions médicales).

Ce deuxième volet de la série réfléchit à la notion de la «dépression» à travers le prisme de la Grande Dépression des années 1930. Andrée Lévesque, professeure au département d'histoire de l'Université McGill, livre

un aperçu de l'ampleur de la crise économique à Montréal, son impact sur le marché du travail, les conditions de vie de la population, ainsi que sur la stabilité sociale. Son essai est suivi d'une série de cinq photographies de l'artiste canadienne Margaret Watkins (1884-1969) documentant les rues de Londres, GB, et ses habitant-e-s lors de sa visite au début des années 1930. En guise de conclusion, un second texte, signé par Debra Antoncic, historienne de l'art, commissaire et Directrice du Riverbrink Art Museum, décortique le regard de Watkins sur cette ville en mettant particulièrement en lumière ce que ses images nous dévoilent sur l'expérience de la Grande Dépression.

Andrée Lévesque
*La dépression
économique des années
1930 à Montréal.
Une sombre décennie*

La Grande Dépression, cette période creuse et sombre, est demeurée gravée dans la mémoire de celles et ceux qui l'ont vécue entre 1930 et 1939. Mes réflexions d'historienne sur cette époque traumatique du XX^e siècle portent principalement sur Montréal, là où l'effondrement de l'économie a fait le plus de ravages.



Harry Mayerovitch,
L'Œuvre de la soupe,
v. 1935, Huile sur
panneau de fibre
de bois, 29 x 61 cm.

Collection du Musée national
des beaux-arts du Québec,
Don de l'artiste (1996,92)
© Succession Harry Mayerovitch.
Photo : MNBAQ, Denis Legendre.

Andrée Lévesque
*La dépression économique
des années 1930 à Montréal.
Une sombre décennie*

Le cliché de l'homme d'affaires bedonnant, en complet serré, se jetant d'un immeuble après avoir tout perdu à la Bourse se situe à l'antipode du tableau de l'artiste montréalais Harry Mayerovitch (1910-2004), *L'Œuvre de la soupe*, où une file d'hommes attendent dans la neige leur ration quotidienne. Entre ces deux

pôles se déploie une pyramide étagée qui illustre des niveaux croissants de pauvreté, sa large base représentant la population la plus démunie, celle qui vit au-dessous du seuil de pauvreté. Plus une famille se situe au bas de la pyramide, plus elle sera affectée par le contexte économique qui s'enfonce et se contracte, surtout entre 1930 et 1932.

Dans une économie fondée sur le profit et la spéculation, l'affaissement fut d'autant plus prononcé que la vague avait été haute. Par un Jeudi noir d'octobre 1929, la Bourse de New York s'effondre : les actions ne se vendent plus, les spéculateur·rice·s sont incapables de rembourser leurs dettes, les grandes corporations déclarent faillite. Quelques jours plus tard, le même scénario se répète à la Bourse de Montréal.

Comparée à Toronto et Vancouver, Montréal, avec sa population d'un million d'habitant·e·s incluant sa banlieue, est une ville pauvre même pendant la fin des années 1920, marquée par une croissance économique en plein essor qui donne à cette décennie effervescente le titre d'« Années folles ». Les usines tournent alors à plein, les chantiers de construction interrompent partout le paysage, les logements se multiplient, et pour

Andrée Lévesque
*La dépression économique
des années 1930 à Montréal.
Une sombre décennie*

1. Leonard C. Marsh, *Canadians In and Out of Work: A Survey of Economic Classes and Their Relations to the Labour Market*, McGill Social Research Series, n° 9, Toronto, Oxford University Press, 1940, p. 120. David Lewis et Frank Scott, *Un Canada nouveau : vue d'ensemble de l'histoire et de la politique du mouvement C.C.F.*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1944, p. 88. Andrée Lévesque, *Virage à gauche interdit. Les communistes, les socialistes et leurs ennemis au Québec 1929-1939*, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 22-24.

2. Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal*, Montréal, Boréal, 2017, p. 375. On n'a pas de données exactes pour le nombre de sans-travail. Le taux des syndicats, autour de 30%, n'est pas significatif vu le faible taux de syndicalisation autour de 12%. Lévesque, *Virage à gauche interdit*, p. 18.

Andrée Lévesque
*La dépression économique
 des années 1930 à Montréal.
 Une sombre décennie*

les classes supérieures, les profits atteignent des sommets inégalés. Mais la classe ouvrière montréalaise demeure la plus défavorisée au Canada. La crise ne fait qu'accroître une infériorité économique déjà bien établie. Ainsi, à Montréal en 1931, 48 % des chefs de famille gagnent moins de 1000 \$ par année, soit le montant minimum nécessaire pour assurer un niveau de vie convenable. Deux ans plus tard, ils sont 52 % à gagner moins de 850 \$ par année¹. Le grand creux se manifeste d'abord par le manque de travail qui frappe entre un tiers et un quart de la main-d'œuvre². Cette population condamnée au chômage est concentrée dans les quartiers ouvriers et racisés, par exemple dans la communauté noire de la Petite Bourgogne où 80 % des membres de l'Église Unie sont sans-travail³.

Les conséquences du manque de travail se répercutent dans tous les domaines : dans la consommation et le logement, et aussi dans les rapports humains. En 1935, une étude estime à 18 000 la population qui habite quelque 3000 taudis, dont plusieurs ne disposent pas d'installations sanitaires, ont un rez-de-chaussée directement sur la terre, de la vermine omniprésente et un éclairage insuffisant. Un quart des logements

3. James L. Torczyner et Sharon Springer, *The Evolution of the Black Community of Montreal: Change and Challenge*, Montréal, McGill School of Social Work, dans McGill Consortium for Ethnicity and Strategic Social Planning, Black Communities Demographic Project, 2001, p. 9. www.mcgill.ca/mchrat/files/mchrat/BlackDemographicStudy2001.PDF
Il n'y a pas d'études spécifiquement sur les communautés racisées pendant la dépression économique.

4. A. E. Grauer, *Hygiène publique. Étude préparée pour la Commission royale des relations entre le Dominion et les provinces*, Ottawa, Imprimerie du roi, 1939, p. 73. Lévesque, *Virage à gauche interdit*, p. 25.

5. Même si la vente de moyens contraceptifs demeure illégale au Canada et malgré l'interdiction de l'Église catholique, la courbe des naissances est en baisse pendant toute la dépression. Le taux de fécondité, soit le nombre d'enfants par 1000 naissances, baisse de 12% dans les années 1930. Jacques Henripin, *Tendances et facteurs de la fécondité au Canada*, Ottawa, Bureau fédéral de la statistique, 1968, p. 21.

comptent moins d'une pièce par personne (15,5% à Toronto)⁴. Les évictions se multiplient quand les locataires n'ont plus les moyens de payer leur loyer. Faute de travail et de logement, les mariages sont retardés et les couples tentent d'espacer les naissances⁵.

Certains économistes, sans remettre en cause le modèle capitaliste en soi, y voient un autre cycle temporaire. Ils auront tort car la dépression, avec plusieurs fluctuations, se poursuivra jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Pour d'autres économistes, c'est la preuve de la pathologie du libre marché qui ne peut s'autoréguler. Aucun politicien, sauf les députés du parti CCF, condamne le capitalisme. Pour les travailleurs et les travailleuses, leur situation confirme la cupidité des entreprises qui font passer les profits avant tout.

Pendant que les dirigeants multiplient les rencontres internationales, discutent de tarifs et de déflation, les gens sont contraints d'adopter différentes stratégies de survie. Celles-ci varient selon leur métier, leur statut social et leur communauté ethnique. Il n'est pas dans mon propos de faire une analyse des diverses communautés culturelles de Montréal, mais il va de soi que les communautés racisées, qui occupent les emplois les plus

6. Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la Crise*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1991, p. 213-226.
7. Sylvie Halpern, *Le Chaînon. La maison de Montréal*, Montréal, Éditions internationales Stanké, 1998.
8. Andrée Lévesque, *La Norme et les déviantes. Des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1989, p. 56.

Andrée Lévesque
*La dépression économique
 des années 1930 à Montréal.
 Une sombre décennie*

précaires, seront plus affectées que la moyenne de la population, alors que les Montréalais·e·s d'origine britannique s'en tireront mieux en général.

Les familles touchées par la baisse de leurs revenus multiplient les stratégies de survie. Sur le plan individuel, l'historienne Denyse Baillargeon a démontré comment les familles ouvrières dépendaient de l'aide de leur parenté et de leur voisinage⁶. Elles se tournent vers des organismes de charité religieux, catholiques, protestants et juifs, tandis que des organismes caritatifs comme la Société Saint-Vincent-de-Paul et la Negro Community Association interviennent également pour combler les besoins immédiats. À contrecœur, des personnes sans-travail fréquentent des soupes populaires, alors que les plus démunies trouvent un lit au Refuge Meurling pour les hommes, au Chaînon pour les femmes⁷. Pour faciliter le retour au travail, des hommes apprennent un métier au YMCA, alors que les femmes fréquentent le YWCA qui offre des cours de cuisine, de couture ou d'économie domestique⁸. Environ 60% des femmes apprennent à être domestiques. Il n'était pas question de leur donner une formation qui leur permette d'accé-

9. Sur le militantisme des sans-travail, voir Benoit Marsan, «L’heure des pétitions est passée, il faut des actes” : les sans-travail et la protestation au Québec durant l’entre-deux-guerres (1919-1939)», Thèse, Montréal, Université du Québec à Montréal, Doctorat en histoire, 2021. Sur le rôle du Parti communiste, Benoit Marsan, «*Battez-vous, ne vous laissez pas affamer!*». *Les communistes et la lutte des sans-emploi pendant la Grande Dépression*, Saint-Joseph-du-Lac, M éditeur, 2014.

10. *Le Canada*, 18 juin 1937, p. 16.

Andrée Lévesque
*La dépression économique
 des années 1930 à Montréal.
 Une sombre décennie*

der à un métier à un moment où elles sont accusées de prendre la place des hommes sur le marché du travail.

Pour faire plus que vivoter, les plus militant·e·s passent bientôt à l’organisation collective. En période de chômage, il est difficile de négocier sa force de travail et les grèves sont rares. Les hommes se joignent à des organisations de chômeurs et réclament une hausse de l’aide sociale⁹. Les femmes descendent aussi dans la rue. Le 17 juin 1937, une cinquantaine de femmes se présentent à l’Hôtel de Ville réclamant du pain, plus précisément pour celles qui avaient été rayées des secours publics, entre autres les femmes de prisonniers, les mères célibataires et les concubines. Le journal *Le Canada* rapporte le lendemain que «l’hôtel de ville a été le théâtre hier après-midi de scènes si disgracieuses que nous ne saurions décemment en rendre un compte exact»¹⁰.

Les personnes qui manifestent publiquement réclament d’abord une aide immédiate, d’autres poussent plus loin et demandent des réformes économiques et une plus grande intervention de l’État. Il n’y a ni assurance-chômage ni assurance-santé et les trois paliers de gouvernement, fédéral, provincial et municipal, s’unissent pour créer des travaux publics et pour distri-

Andrée Lévesque
*La dépression économique
des années 1930 à Montréal.
Une sombre décennie*

buer des « secours directs ». Montréal améliore ses parcs, aménage un chalet au Belvédère du mont Royal, construit tunnels et viaducs, plante des arbres et se dote de vespasiennes.

Les plus pauvres survivent grâce aux « secours directs ». Les sommes allouées couvrent le strict minimum et rien n'est prévu pour ce qui est considéré un luxe : cosmétiques, lames de rasoir, ampoules électriques. Et si le chef de famille dilapide la somme reçue avant d'entrer à la maison, sa femme devra se débrouiller pour nourrir la famille.

Si la détresse provoque des protestations, elle encourage aussi une société qui cherche des causes à son marasme à se replier sur elle-même. Elle alimente à la fois des mouvements de réformes progressistes et un nationalisme exclusif qui ne tarde pas à blâmer l'immigration pour le manque de travail. Quelques-un·e·s se tournent vers le Parti communiste, d'autres adhèrent à des mouvements fascistes et antisémites sans qu'il s'en suive, comme dans certains pays européens, une prise de pouvoir par l'extrême gauche ou par l'extrême-droite.

Devant ces milliers de jeunes hommes oisifs, de plus en plus considérés comme une menace à l'ordre

social, le gouvernement du Canada ouvre des camps pour les chômeurs célibataires sous la direction de l'armée. Inauguré en 1932, le camp de Valcartier offre l'hébergement, la nourriture, des vêtements et 0,20 \$ par jour en échange de travaux publics. En créant ces camps d'internement volontaires de jeunes gens, les dirigeants comptent laisser le travail aux hommes chefs de famille et débarrasser les villes des sans-abris, soulager les services sociaux et assurer l'ordre social. Grâce à la pression populaire, à la grande marche des chômeurs vers Ottawa en 1935, le nouveau gouvernement libéral abolira ces camps la même année.

Toute une génération est demeurée marquée par le traumatisme de la Grande Dépression. Citoyennes et citoyens l'ont vécue de différentes façons selon leurs moyens et selon leur classe sociale. Pendant une décennie, des milliers de personnes ont consacré tous leurs efforts à survivre au jour le jour. Pour plusieurs, la dépression a provoqué une conscientisation et une remise en question de l'ordre économique. Pour d'autres, issu·e·s des classes économiques moyennes et supérieures, elle a suscité un repli identitaire et des réflexes d'exclusion. Dans tous les cas, la Grande

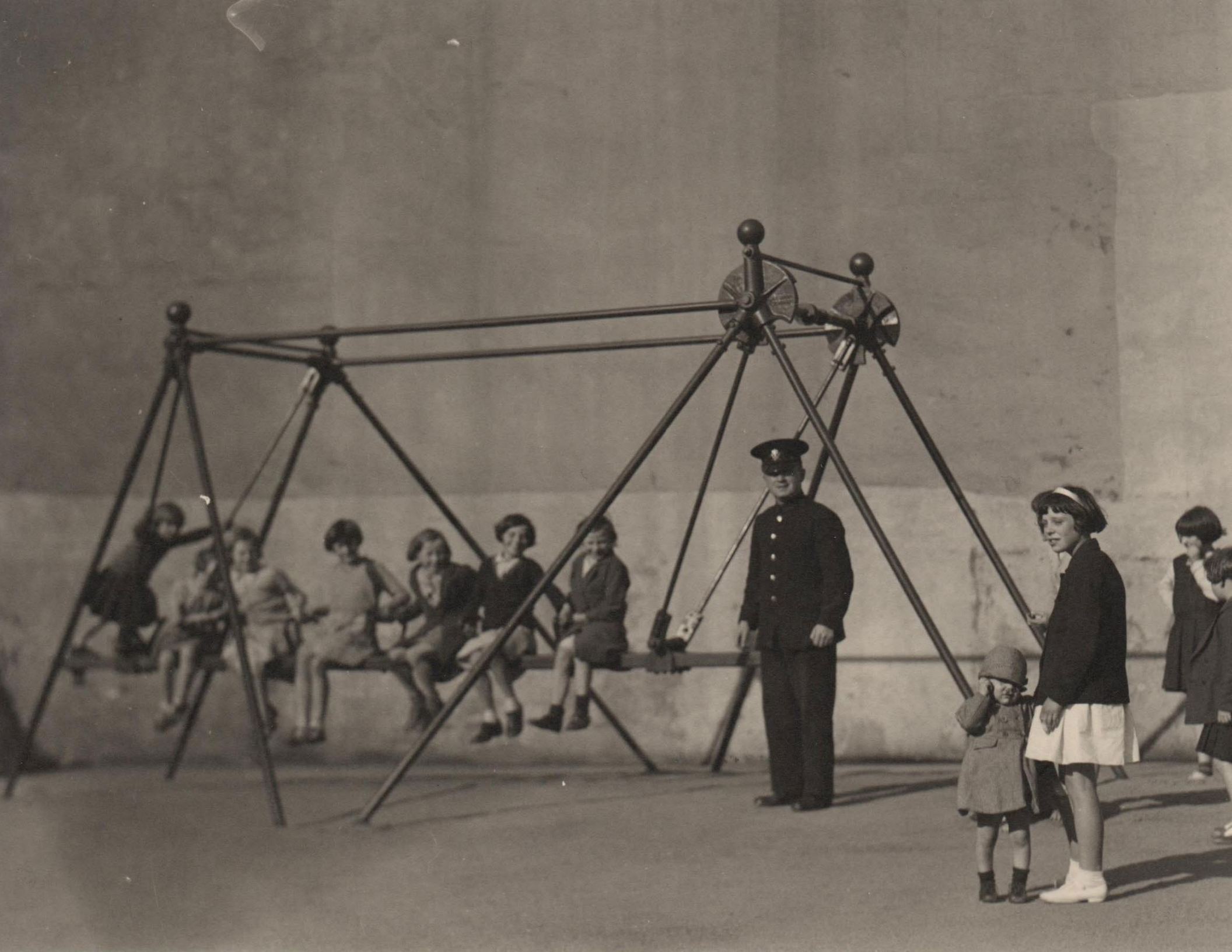
Andrée Lévesque
*La dépression économique
des années 1930 à Montréal.
Une sombre décennie*

Dépression a ouvert la voie au rôle accru de l'État dans l'économie, à une plus grande protection des travailleuses et travailleurs et à l'État-providence qui s'instaurera quelques années plus tard, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Andrée Lévesque
*La dépression économique
des années 1930 à Montréal.
Une sombre décennie*

ANDRÉE LÉVESQUE, professeure au département d'histoire de l'Université McGill, est spécialisée en histoire du Québec contemporain, en histoire de la Gauche et en histoire des femmes. On lui doit, entre autres, *Scènes de la vie en rouge. L'époque de Jeanne Corbin 1906-1944* (Éditions du remue-ménage, 1999) et la biographie de la journaliste-poète-bibliothécaire montréalaise *Éva Circé-Côté libre-penseuse, 1871-1949* (Éditions du remue-ménage 2010). Elle poursuit ses recherches sur le contenu social et politique des écrits personnels de gens anonymes. Elle dirige les Archives Passe-Mémoire consacrées aux écrits autobiographiques.

Margaret Watkins
Sélection des
*Photographies de
Londres*





UNDERGROUND

CITY & SOUTH
LONDON R^{LY}

KING'S CROSS
STATION







Photographies de Margaret Watkins, dans l'ordre d'apparition :
Playing in the Park, London, v. 1930.

King's Cross Underground Station, London, v. 1930.

Perambulating in Kensington Gardens, London, v. 1930.

Flower Seller on the Steps, London, v. 1930.

Stopping for a Chat, London, v. 1930.

© Joseph Mulholland, Glasgow, Écosse. Avec l'aimable concours de la Hidden Lane Gallery.

Debra Antoncic

*Une photographe de rue:
Margaret Watkins
à Londres pendant la
Grande Dépression*

À partir de quand une récession devient-elle une dépression ? À quel moment une simple dépression dégénère-t-elle en Grande Dépression ? Les effets ont-ils été immédiatement visibles, ou était-ce une expérience graduelle, une lente prise de conscience que les choses ne s'amélioreraient pas ? Si le krach est arrivé d'un coup, le redressement, lui, a été long et inégal. Et tout au long de celui-ci, les autorités ont craint les soulèvements populaires, les révoltes, voire l'avènement d'une révolution.

Les photographies qu'a prises la Canadienne Margaret Watkins au cours de sa visite à Londres au début des années 1930 ne sont pas des images de la Grande Dépression au sens propre. Ce ne sont pas les clichés familiers témoignant de la pauvreté rurale du sud des États-Unis ; on n'y voit pas de longues queues devant les soupes populaires ni de marches de la faim. Au moment d'entreprendre son voyage à Londres et sur le continent, Watkins n'avait vécu en Écosse que quelques mois, à l'issue de ses longues années new-yorkaises. Adoptant le rôle de flâneuse, elle s'est faite photographe de rue, documentant la ville et ses habitant·e·s. La nouvelle venue photographiait les vitrines, les piétons et d'autres scènes touristiques. Que peuvent nous dire ces images de l'expérience

Debra Antoncic
*Une photographe de rue:
Margaret Watkins à Londres
pendant la Grande Dépression*

de la Grande Dépression, ou de la *Great Slump*, comme on l'appelait en Grande-Bretagne¹ ?

Un élément de réponse possible se trouve dans l'impression de solitude et d'isolement qui se dégage de ses photographies. Ce ne sont pas forcément des traits propres à une dépression économique, mais ils sont souvent liés aux déboires financiers et à la pauvreté. À l'écart de ses cercles new-yorkais, cherchant à relancer sa carrière en photographie d'art, et à court de fonds, Watkins a pris pour nouveaux modèles les rues de Londres². Les images qu'elle en a tirées, avec leur flou artistique et leur accent mis sur les jeux d'ombres et de lumières, arborent les tons obscurs et les gris délicats du pictorialisme. Mais la photographe s'y tient à distance, à l'écart tant des dames bien mises de *Stopping for a Chat* que du petit groupe de femmes poussant des landaus encombrants dans *Perambulating in Kensington Gardens*. Sur cette dernière photographie, les poussettes forment une barrière physique face aux spectateur·rice·s, entravant toute tentative de se joindre à la discussion. En arrière-plan, l'Albert Memorial forme une présence spectrale, et les rues et les squares des autres images de la série sont enveloppés de brouillard, ce qui a pour effet d'isoler encore plus la flâneuse.

1. John Maynard Keynes, *The Great Slump of 1930*, Londres, *The Nation & Athenæum*, 20 et 27 décembre 1930 ; Project Gutenberg, 12 novembre 2008), <https://gutenberg.ca/ebooks/keynes-slump/keynes-slump-00-h.html>.

2. Mary O'Connor et Katherine Tweedie, *Seduced by Modernity*, Montréal et Kingston, McGill-Queens University Press, 2007, p. 166.

Debra Antoncic
*Une photographe de rue:
 Margaret Watkins à Londres
 pendant la Grande Dépression*

À l'opposé de cette impression de solitude, la ville offre à Watkins l'occasion d'expérimenter avec un vaste éventail de sujets variés et en mouvement. Elle avoue s'être un peu trop gâtée en dépensant d'importantes sommes en pellicules et en frais de développement avant de rentrer à Glasgow, où elle vivait dans ce qu'elle considérait alors comme un domicile temporaire auprès de sa famille³. Watkins a photographié les ornements de fer forgé à l'entrée de *King's Cross Underground Station* ainsi que les traits prononcés des structures de terrain de jeu dans *Playing in the Park*. Ces images témoignent de son grand attrait pour les caractéristiques formelles des éléments architecturaux et des constructions urbaines. Au cours de sa carrière de photographe publicitaire à New York, les objets avaient été au cœur de sa pratique. En Europe, elle a étendu son travail aux paysages industriels et à la photo de rue. Son talent pour les natures mortes est par ailleurs évident dans *Flower Seller on the Steps*, où ce sont les fleurs et le panier tressé qui se trouvent au foyer, et non la silhouette de la marchande. Mais la photographie de biens de consommation, destinée à la classe moyenne, avait fait les frais des pertes d'emplois et de l'instabilité financière qui ont découlé de la Grande

3. O'Connor et Tweedie, *Seduced by Modernity*, p. 175.

Debra Antoncic
*Une photographe de rue:
Margaret Watkins à Londres
pendant la Grande Dépression*

Dépression. Le travail publicitaire comme artistique de Watkins s'en voyait affecté. Que faire en de telles circonstances ?

Si la photographe a voyagé dans plusieurs villes européennes, l'ampleur de la crise et ses lourdes conséquences n'y étaient pas forcément visibles. Comme l'écrit l'économiste anglais John Maynard Keynes à l'époque, « [l]e monde tarde à se rendre compte que nous traversons cette année l'une des plus grandes catastrophes économiques de l'histoire moderne⁴. » Les effets de la Grande Dépression se ressentaient de façon inégale, et de manière moins aiguë à Londres qu'en Écosse, où ils étaient particulièrement dévastateurs à Glasgow, dont l'économie reposait sur l'industrie lourde et la construction navale. L'ensemble du Royaume-Uni a mis du temps à se remettre de la Seconde Guerre mondiale et n'avait pas connu le boom des années 1920 au même titre que l'Amérique du Nord, en particulier la ville de New York. L'Angleterre a plutôt vécu une période de stagnation économique, marquée par une lente croissance, de hauts taux de chômage et une déflation⁵. Les séquelles de la Grande Dépression étaient donc sans doute moins apparentes au premier regard. Mais Keynes et d'autres économistes sonnaient l'alarme, affir-

4. Keynes, *The Great Slump of 1930*, traduction libre.

5. Richard Overby, *The Twilight Years: The Paradox of Britain Between the Wars*, Londres, Penguin Books, 2010, p. 108.

Debra Antonic
*Une photographe de rue:
 Margaret Watkins à Londres
 pendant la Grande Dépression*

mant que la crise formait un terreau fertile pour les soulèvements populaires et les bouleversements politiques. Les hauts taux de chômage auguraient une extrême pauvreté et une agitation sociale croissante.

Compte tenu de ce contexte, les hommes en uniforme que l'on aperçoit dans deux des photographies laissent deviner une atmosphère d'inquiétante surveillance. Dans *King's Cross Underground Station*, une figure qui incarne le parfait « bobby » londonien adopte une posture ferme et résolue en balayant le square du regard. Est-ce une foule de manifestant·e·s que l'on aperçoit à l'arrière-plan, ou une paisible scène de rue ? Dans *Playing in the Park*, un homme en uniforme se tient debout au côté des enfants, encadré par les lignes diagonales de la structure de jeu. Il regarde directement l'objectif d'un œil volontaire. Les marches de la faim n'étaient pas rares à cette époque, et pourtant, les enfants semblent être en pleine forme, bien que sous la tutelle d'un regard vigilant.

De fait, les signes de la Grande Dépression – l'itinérance, la pauvreté, la famine – sont absents de ces images. À l'époque, il n'y avait pas grand-chose en matière de filet social au Royaume-Uni, et les banques menaçaient de faire faillite un peu partout en Europe au début des

Debra Antoncic
*Une photographe de rue:
Margaret Watkins à Londres
pendant la Grande Dépression*

années 1930, ce qui représentait une grande source d'angoisse pour la population. Mais sur les photographies de Watkins, qui propose une vision esthétisée et non réaliste de Londres, on aperçoit une ville qui est loin d'être misérable.

Watkins n'était pas la seule à rechercher des traces d'espoir dans ses photographies au cours de cette période difficile. Aux États-Unis, Berenice Abbott s'est mise à photographier les rues et édifices de New York à son retour de France, en 1928. Ceci a donné lieu à la série *Changing New York (1935-39)*, réalisée avec le soutien financier du Federal Art Project. Les images croquées par Abbott offrent une vision dynamique de la ville en pleine transformation, véhiculant l'idée d'une croissance active et continue. D'anciens bâtiments avaient disparu, mais le New York que documentait Abbott paraissait intemporel, une entité pérenne qui s'épanouirait dans un avenir radieux⁶. Les photographes qui travaillaient pour la Works Progress Administration étaient eux et elles aussi tenu·e·s de présenter une vision positive en documentant la vie quotidienne des Américain·e·s pendant la Grande Dépression. Leurs images ne prenaient pas pour sujet la pauvreté, la laissant hors cadre. Cette forme de censure

6. Berenice Abbott, *Changing New York*, New York, Dutton, 1939.

Debra Antoncic
*Une photographe de rue:
Margaret Watkins à Londres
pendant la Grande Dépression*

était pratiquée pour éviter de dévoiler la débandade économique et de laisser ainsi entendre que le capitalisme avait échoué⁷.

Dans leur biographie de Margaret Watkins parue en 2007, Mary O'Connor et Katherine Tweedie décrivent le regard que posait l'artiste sur son environnement comme «informé par une conscience sociale, voire socialiste⁸». Watkins s'est rendue en Union soviétique en 1933, mais rien ne permet d'affirmer que cette visite découlait d'une quelconque sympathie pour le régime. La photographe avait plutôt été impressionnée, en 1928, par le pavillon soviétique à l'Exposition internationale de la presse, à Cologne – tout en levant le nez sur celui des États-Unis, qu'elle qualifie de «monument à une prospérité complaisante». Admirative des innovations photographiques de l'URSS⁹, elle semble avoir entrepris sa tournée pour satisfaire sa curiosité, ses intérêts techniques et ses envies de voyage et non par conviction politique.

Comme bien d'autres, Watkins n'a sans doute pas constaté d'entrée de jeu la gravité de la Grande Dépression ni n'a saisi les conséquences qu'elle aurait sur sa vie et sa carrière. La crise économique a plongé la population dans la pauvreté et la faim, et a mis un terme à des métiers

7. Naomi Rosenblum, *A World History of Photography*, 4^e éd., Londres et New York, Abbeville Press, 2007, p. 369.

8. O'Connor et Tweedie, *Seduced by Modernity*, p. 201.

9. Notes de Watkins prises en 1928, citées dans O'Connor et Tweedie, *Seduced by Modernity*, p. 172.

Debra Antoncic
*Une photographe de rue:
 Margaret Watkins à Londres
 pendant la Grande Dépression*

et des études. En raison de celle-ci, Watkins n'a non seulement jamais pu relancer sa carrière européenne, mais elle a aussi perdu la possibilité de rentrer en Amérique du Nord. Devant cette défaite, Watkins a cessé de prendre des photos et a remisé ses archives pour ne plus jamais les voir. Cela aurait sans doute été trop douloureux.

—Traduit par Luba Markovskaia

DEBRA ANTONCIC est la directrice et conservatrice du RiverBrink Art Museum. Historienne de l'art et commissaire, Antoncic a monté de nombreuses expositions en art historique et contemporain. Elle détient un doctorat en histoire de l'art de la Queen's University et un diplôme combinant une maîtrise en art et un certificat de commissariat de la York University, avec une spécialisation en culture visuelle canadienne d'après-guerre. Ses essais et comptes rendus critiques sont parus notamment dans le *Journal of Curatorial Studies*, *Canadian Art*, *RACAR*, *Fuse Magazine* et *Labour/Le travail*.

Debra Antoncic
*Une photographe de rue:
Margaret Watkins à Londres
pendant la Grande Dépression*

TERMES

DÉPRESSION
VOLET 2

HIVER 2024

Concept:
Michèle Thériault

Élaboré par
Julia Eilers Smith,
Robin Simpson,
Michèle Thériault

Commissaire, volet 2:
Julia Eilers Smith

Essais:
Andrée Lévesque,
Debra Antoncic

Oeuvre:
Margaret Watkins

Révision:
Julia Eilers Smith

Traduction:
Luba Markovskaia

Design:
Karine Cossette

Publication disponible en version
numérique et imprimée

©Andrée Lévesque,
Debra Antoncic,
Galerie Leonard & Bina Ellen /
Université Concordia

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada, 2023
ISBN: 978-2-924316-62-7

ellengallery.concordia.ca

Comment un terme circule-t-il en société, et comment sa dissémination dans le discours contemporain nous renseigne-t-elle sur la manière dont cette société se pense? De quelles façons certains mots s'installent-ils de manière récurrente dans le langage et la sphère publique au point de devenir des lieux communs?

Termes est un programme discursif et artistique en ligne qui cherche à déplier, un à la fois, des termes englobants et polysémiques couramment employés dans la société contemporaine pour aborder des problématiques sociopolitiques diverses. Si certains

termes acquièrent, au fur et à mesure de leurs usages, de multiples acceptions, ils tendent souvent à se généraliser, risquant au fil de leur évolution de voir leurs sens se diluer, devenir confus ou difficile à cerner. Leur persistance dans notre vocabulaire requiert toutefois qu'on s'y attarde avec attention, qu'on les analyse du point de vue de leur valeur étymologique, densité sémantique ainsi que de leur circulation par-delà les frontières disciplinaires.

Pour chaque terme déployé, un·e chercheur·se invité·e en dehors du champ des arts visuels entreprend, à travers la publication d'un

texte, de l'examiner dans ses variantes, ses tensions et ses ambiguïtés sous l'angle précis de son domaine d'activité. Ce vocable est ensuite envisagé dans sa rencontre avec une œuvre diffusée sur le site web de la Galerie. Puis, cette œuvre sert à son tour de point de départ à l'écriture d'un second texte issu du champ culturel qui s'alimente à même le premier texte et hors de lui, afin de sonder des aspects du terme dans ses multiples occurrences.

